

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 45

Artikel: Ciné-rappels
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224194>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

ORBE

Qui va suivre est pour les amateurs d'histoire.

Le touriste qui traverse l'Orbe paisible d'aujourd'hui ne se doute guère que cette petite ville active, sans contredit, mais paisible et heureuse, compte, de toutes les petites cités romandes, le plus de hauts faits d'armes, de luttes civiques et religieuses, de gloires militaires. La terre d'Orbe, véritablement, est une terre chargée d'histoire.

Le passé d'Orbe tient en trois dates : les guerres de Bourgogne, la Réforme, la Révolution vaudoise.

Ville bourguignonne, autonome sous la suzeraineté des Montbéliard et des Châlon, qui lui avaient octroyé et conservé de larges franchises, la ville d'Orbe devait tenter les Bernois, qui tentaient à s'emparer des villes fortes du pied du Jura, avant que Charles le Téméraire pût s'en servir comme base d'opérations. Impatients, les Bernois se présentèrent au printemps de 1475 devant la ville, qui capitula, et devant le château, qui refusa de se rendre. Le commandant, Nicolas de Joux, répondit que lui et ses soldats étaient résolus à bien garder la place et qu'ils aimeraient mieux mourir en la défendant que faire comme ceux de Grandson, qui s'étaient rendus après six jours de siège. Comme le château était imprenable de toutes parts, sauf du côté de la cité, les Confédérés se ruèrent de la ville occupée vers les portes du château. Comme ils tentaient d'escalader les murs, plusieurs des leurs furent tués, dont le bourreau de Berne, qui, vêtu de rouge, marchait toujours, le glaive nu, à la tête de l'armée. Mais l'artillerie bernoise eut raison du courage des assiégés ; les grosses bombes ouvrirent la brèche par laquelle les assaillants foncèrent, piques en avant. On se battit dans les cours, dans les escaliers, dans les salles, sous les combles. Pour se débarrasser des cadavres, on les lançait par les fenêtres. Nicolas de Joux résista dans le donjon, quelques heures, avec cent hommes. Il avait décidé de se rendre, il parlait avec les chefs bernois, lorsqu'un groupe de Lucernois, qui avaient découvert un escalier caché dans la muraille, s'élançèrent du haut du donjon sur la garnison surprise, fendirent la tête au capitaine de Joux et précipitèrent dans le vide les derniers défenseurs, afin, disaient les Allemands, « d'apprendre aux Bourguignons à voler sans ailes ». Lorsqu'ils se retirèrent, six mois après, les Bernois incendièrent le château.

Cinquante ans plus tard, ce furent les luttes sanglantes de la Réformation. Avec ses sept églises et ses soixante-seize autels, la petite cité répugnait à la Réforme. Les troubles religieux, qui diviseront pendant vingt ans les habitants, commencèrent en 1531 par l'arrivée de Farel et de Viret. Le petit groupe des réformés, très remuant, s'appuya sur Berne ; les catholiques comptaient sur Fribourg, moins forte. Après vingt-quatre ans de luttes, de violences et de persécutions, la Réforme fut introduite définitivement à Orbe, par la volonté des Bernois, en 1554. Petit à petit, les esprits s'apaisèrent et l'on vit en paix à Orbe, aujourd'hui, entre catholiques et protestants. Le petit « rouge » local ne réconcilierait-il pas les plus âpres théologiens ?

C'est en 1802 qu'Orbe connut sa dernière guerre, qui évoque les manœuvres d'aujourd'hui et qui fut très courte. Au moment où le gouvernement helvétique, unitaire, se vit contraint de chercher un refuge à Lausanne, les aristocrates partisans de l'Ancien Régime (ils étaient nombreux à Orbe, malgré les souvenirs de la conquête) tentèrent un mouvement réactionnaire. Commandés par Pillichody, seigneur de Bavois, ils entrèrent à Orbe au nombre de 60, avec trois étendards aux couleurs de Berne, rouge et noir. D'autres groupes arrivèrent... Mais l'alarme s'était immédiatement répandue dans le pays et les Vaudois, qui ne tenaient point à revenir à l'ancien régime, accoururent par toutes les routes, sous le commandement du colonel Blanchenay. La ville fut cernée, prise et occupée. L'expédition des « patriotes » était telle que Blanchenay, pour sauver la ville du pillage, lui imposa une contribution de 12.000 francs. Le nouveau préfet, Fornésy, un héros de l'armée d'Italie, réussit par son énergie à ramener le calme dans la vieille cité.

L'histoire ne dit pas qu'il ait été troublé depuis. Orbe travaille, cause et s'amuse, à la bonne manière des petites cités vaudoises. Elle vous accueillera fort bien, si vous lui consacrez, en passant, une heure qui ne sera point perdue.

(Revue du T. C. S.). Pierre Deslandes.



LE BRETALLE ET LE BOTON

L'e de bretalle et de boton
Que vo vu racontâ l'histoire.

Se stausse l'êtant ein loton

Lè bretalle étant fête avoué crâno matâre,
Et lè z'on et lè z'autro omète cinquant'an
Que l'arant pu dourâ ào mimo par de tsausse
Se s'etant accordâ. Faut-te pas que lâi ausse

Adf ouquie cintre no ! Bon sang !

Quand on è benhirâo, la misère sein mèllie...

— « De ne dôù, à noutron gros pèllio,

Cô crâide-vo que, po sè tsausse, sert lo mé ? »

Desant lè boton ài bretalle.

— L'e no. — L'e vo ? Vo z'ein dite dâi balle !

— Vouâitide-vâi clliâo verme !

Clliâo bocon d'affére riond

Sè crâyant râi dâo canton. »

Vaïcé on boton que recasse.

Et que repond :

« Grand pinguelion,

Vo valiâi pas pâi dâi cordette !

On pâo prâo vêre sein motsette.

Que po bragâ

Et po mourgâ

Ein n'a pas dôù quemet vo dein sti mondo,

Vo z'ein repondro.

Sein no, lè tsausse ie tsedrant. »

— Sein vo ? L'e sein no que l'âodrant

Tot drâi avau. Et du clli dzor la guerra

L'e arrevâie permî leu.

Sè sant fâ dâi crasse de guieu,

Sè sant fâ tote lè misère.

On vayâi lè boton tsaplliottâ lè bretalle,

Rédaction et Administration :

Pache-Varidel & Bron

Lausanne

III

ABONNEMENT :

Suisse, un an 6 fr.

Compte de chèques II. 1160

III

ANNONCES :

Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

Matsouillâ

Ti lâo fi,

Trossâ lè z'elastique et d'blliottâ la tâila.

Tandu que lè bretalle

Coudhivant trére lè boton...

Tant qu'on dzo dâo derrâi âoton.

A fooce tseragnâ lè tsausse sant tsesâite.

Lâo monsu, à la couâite

Lè remet et ie fâ : « L'e bon,

Rein de vo, bretalle et boton,

Vu pas tant nioussâ, pas tant dere

Mâ vê

M'atsetâ na cheintere. »

Dinse lâ de, dinse lâ fê.

Dinse sè passe su la terra :

Quand sant dôù à sè tscagnâ

Tsâossemaillâ,

On trasiémo ie vint, profite de la guerra

Et lè z'autro pouant sè panâ

Et sè r'amâ

Mâ trâo tâ. Clli qu'a zu lè tsausse

Lè baille pas po dâi bélrosse.

Marc à Louis.

CINÉ-RAPPELS

UN petit monsieur, fané avant l'heure, au front cependant très vaste, à la chevelure généreuse, aux yeux de fer, est venu m'expliquer le rêve qu'il a fait.

Le rêve de fonder une entreprise cinématographique, ayant pour but de guetter, à la porte des états-civils et maisons de ville, les unions qui viennent de se former, encore dans la joie toute chaude de s'unir devant le représentant de la loi.

Au lieu des ridicules photographies, figées, devant un socle, il offrait des images vivantes de la noce, avec les couples familiaux, les témoins, les chers parents, les mariés auxquels il conseillait de s'embrasser, passionnément, devant l'appareil enregistreur. On pouvait même prolonger, comme font les vedettes de l'écran, ce baiser officiellement conjugal.

— Quel souvenir à garder, au long de la vie, en prévision des heures d'automne quand on vieillira !

Feuilleter un album de photographies, c'est remuer des figures pétrifiées, devant un socle ou une potiche, quelque chose de navrant à regarder au recul du temps.

Faire dérouler une pellicule devant un écran même improvisé, avec un appareil de projections pour intérieurs, acheté tout exprès ou loué, n'était-ce pas autrement émouvant, attendrisant ! Quel jeune ménage refuserait de s'offrir ce ciné-rappel payable même par tempérément.

Hélas ! le petit monsieur fané, au vaste front, à la chevelure généreuse, aux yeux de lumière, n'avait pas été compris la première fois. C'était alors que triomphait le film muet, film d'action, de rocambolesques aventure ou de reconstructions historiques. On ne prit pas garde à la proposition, originale pourtant, de ce novateur qui étendait le septième art jusque dans la vie privée. Quelques souscriptions à peine, insuffisantes...

Et voici que le petit monsieur est revenu me parler du même projet, modernisé. Après entente avec une grosse firme, vendeuse d'appareils, il offrait, toujours, de constituer un petit album de vues du jeune ménage, sitôt uni, de vues aussi des parents et amis du cortège nuptial. Sou-

venirs admirables à garder, petit film évocateur à projeter souvent sur un drap de lit tendu en écran, même et peut-être surtout, quand viendront les heures moins tendres, quand les caractères s'aigriront. Ces ciné-souvenirs d'amour repassant sous les yeux, permettront d'éviter bien des catastrophes.

Mais la nouveauté de la proposition est que le micro est, cette fois, de la partie. Il n'y aura pas que les images qui seront fixées par la pellicule. Une autre pellicule ou un disque synchronisé, fixera les voix, les voix chères qui se sont tuées ou, du moins, dont l'accent de tenu-dresse pourra s'être tué.

Et ceci est autrement impressionnant. Le son de la voix a quelque chose de bien plus direct que la fugitive image. Le micro permet d'enregistrer jusqu'au « oui » décisif, répondu à M. le pétabosson. Allez donc vous cabrer encore contre votre époux ou votre épouse, quand celui-ci, d'autorité, mettra en mouvement le mécanisme de rappel d'amour.

Le petit monsieur fané m'a paru, cette fois, une sorte de précurseur, le précurseur de quelque chose de nouveau que le cinéma va nous donner.

A MALIN, MALIN ET DEMI

Mémoire. Le vieux Pierre était avare, d'une avareur telle qu'on n'aurait pas trouvé un plus ravaudeur que lui à dix lieues à la ronde. Et, puis, toujours vêtu comme un chifonnier ; il vous aurait fallu le voir venir de temps à temps guigner sur sa porte, son éternel cascamente enfoncé sur sa tête d'oiseau de proie perchée sur sa longue personne ; il portait ce bognet été, hiver, toujours, même aux plus chaudes journées de fenaison. Boisselier de son état, il allait de temps à autre à la foire de Morges vendre une charrière de seilles, et, au moment des vendanges, de brantes en bois du Risoud, cerclées de noyer. Son fils, Jules-Barthélémy l'y accompagnait ; à eux deux, ils s'y connaissaient pour vendre cher et pour marchander les pommes de terre et les pommes. C'était deux rusés compères, qu'on aimait d'ailleurs assez peu au village.

Il leur arriva cependant, une belle fois, une fameuse farce, qui devait les punir de leur avareur et dont on fit des gorges chaudes ; il y avait de quoi, vous allez voir.

Il y a bien cinquante ans de cela. C'était une année où les porcs étaient chers et Jules-Barthélémy avait vainement rôdé tout le canton pour en trouver un à bon marché.

Nos deux compagnons eurent alors l'idée de charger de la commission le vieux Melard, régent quelque part à la Plaine. Ils espéraient que lui réussirait à leur acheter un porc presque pour rien, car lui aussi était passé maître en fait de marchandise. Ils ne se trompaient pas, et, un beau jour, le porc arriva, gros et bon marché. De satisfaction, le vieux Pierre se frottait les mains.

Vint le jour de faire boucherie. La mère Adeline mit des côtelettes à la marmite pour régaler ses hommes, comme c'est la coutume quand on tue le porc.

Mais au bout d'un moment, la vieille Adeline entra toute inquiète à la chambre derrière où on faisait les saucisses :

— Pierre ! Je ne sais pas ce qu'il y a dans cette marmite ; ça sent mauvais, qu'on ne peut plus respirer !...

Effectivement, la maison se remplissait d'une odeur de suif rance, de bouc, d'urine, d'une odeur infecte...

Le vieux Pierre, qui semblait d'ailleurs soucieux depuis un moment, se gratta la tête sous son bonnet de coton, et murmura :

— Notre fou ! Notre fou, s'est laissé attraper. Me semblait bien qu'il sentait déjà mauvais sur le trabets...

Les paysans, qui portaient leur boîte à la laiterie, passaient la tête par la porte entrebâillée et criaient dans l'allée :

— Que diable sent-on par chez vous. On empoisonne jusqu'à la fontaine !...

Le lendemain, Jules-Barthélémy partait de bonne heure à la Plaine, avec une charrière de seilles ; il allait soi-disant à la foire d'Échallens.

Mais, en réalité, il allait offrir les saucisses faites avec le porc tué la veille, et dont les côtelettes étaient restées sur le plat ; personne n'avait pu y mordre. Il rentra tard le soir, penaqué ; personne n'avait voulu de ses saucisses, qui lui restèrent pour compte !...

Le cochon que Melard avait acheté à si bon marché était un verrat !...

On en rit encore au village !

Cyprien.

L'ALCHIMISTE ET LES TROIS PAYSANS

Un prétendu historien franc-comtois, maître Jacques Colombiers, qui écrivait au milieu du XVI^e siècle, donne comme très authentique l'histoires suivante :

Un célèbre alchimiste de Besançon annonça qu'il avait trouvé, à force de recherches et de dépenses :

1^o La pierre philosophale, c'est-à-dire l'art de créer de l'or.

2^o L'élixir de vie éternelle.

3^o La panacée ou remède à tous les maux.

Il guérisait radicalement toutes blessures, et, pour le prouver, il offrit une grosse somme à quiconque voudrait se laisser couper quelque membre, que sous peine de la vie il s'engageait à rétablir.

Trois paysans se présentèrent ; l'alchimiste leur compta la somme promise et se disposa à opérer sans douleur, en présence d'une nombreuse assemblée.

A l'un, il coupa la main gauche ; au second, il arracha les yeux ; il tira du ventre les intestins du troisième ; après quoi, il couvrit de baume les plaies des trois opérés qui dirent n'avoir éprouvé aucune douleur.

L'assemblée s'étant déclarée très satisfaite, le rétablissement des parties enlevées à ces hommes fut remis au lendemain par l'alchimiste, qui confia à une servante les débris des patients qu'il avait posés pèle-mêle dans un grand plat.

Malheureusement, la servante oublia de surveiller le plat ; un chat emporta la main du premier opéré, et un chien vint, qui dévora le reste. Tremblant d'être punie, elle voulut réparer le mal. S'emparant du chat, elle le tua et prit ses yeux, qu'elle jeta dans le plat ; elle courut acheter les tripes d'un porc, qu'elle mit à la place de celles de l'homme, et, enfin, le soir, elle s'en alla au gibet de la ville couper la main d'un voleur, qu'on avait pendu le matin.

Le lendemain, le peuple s'étant assemblé de nouveau, et les trois paysans étant revenus, l'alchimiste remit au premier la main du pendu ; les yeux du pauvre chat furent ajustés dans la tête du second, et les intestins du porc prirent place dans le ventre du troisième.

Toutes les plaies disparurent, et les paysans s'en allèrent au grand ébâissement du peuple.

Un an après, les trois Savoyards se rencontrèrent dans une foire :

— C'est singulier, dit l'un d'eux, la main qu'on m'a raccommodée ne peut s'empêcher de prendre ce qu'elle rencontre.

— Moi, dit le second, depuis qu'on m'a remis les yeux, j'y vois plus clair la nuit que le jour.

— Moi, ajouta le troisième, mon aventure m'a donné des goûts singuliers : je ne peux voir une auge à porcs sans être tenté d'aller y manger.

Et ils se séparèrent, après s'être ainsi communiqué leur nouvelle façon d'être ; mais au démeurant, l'on ne vit jamais trois gaillards mieux portants.

Au théâtre. — Un jeune soldat, qui ne sort pas souvent, s'est payé le théâtre ; mais comme il ne prend pas grand intérêt à la pièce, il s'assoupit dès le premier acte. Il dort depuis une heure et se réveille juste au moment où l'actrice en scène s'écrit :

— Sans nouvelles, et je suis ici depuis trois jours !

— Ah ! bigre, s'écrit-il en s'enfuyant, me voilà dans des beaux draps, moi qui n'avais qu'une permission de vingt-quatre heures !

DEUX DEMENAGEMENTS

BONTEMPS et Lapalette, deux braves bohèmes se rencontrent dans une petite rue de Lausanne.

— Tiens, Bontemps, qu'est-ce que tu fais par ici ?

— Moi, je cherche un appartement ; et toi ?

— Moi aussi.

— Ah ! quelle coïncidence ! Tu ne te plais plus dans ton logement actuel ?

— Si... mais je dois trois termes au propriétaire, et il a cru devoir s'autoriser de cette vétile pour me donner congé.

— Décidément, les proprios se ressemblent... je suis exactement dans ton cas ; moi aussi, je déménage pour faire plaisir à mon infâme propriétaire.

— Au revoir, mon vieux, je te quitte pour me relivrer à mes recherches.

— Au revoir, cher, et bonne chance.

— Mais dis donc, au fait, il me pousse une idée.

— Dis toujours.

— Si je prenais ton logement ? il me conviendrait à merveille.

— Et moi, le tien ! il m'irait comme un gant.

— Tope là.

Et Bontemps courut louer l'appartement de Lapalette, tandis que Lapalette s'en fut arrêter l'appartement de Bontemps.

Heureux mortels que les deux propriétaires !

Le Monde Occidental ou Poésie de l'Amérique, par Henri de Ziegler, 1 vol. — Editions Victor Attinger, Neuchâtel.

Comme beaucoup d'écrivains et de voyageurs illustres, M. de Ziegler vient de découvrir l'Amérique. Appelé aux Etats-Unis pour y donner des conférences, il y a fort bien employé son temps, puisqu'il nous en a rapporté un volume du plus haut intérêt.

Observateur sage et bienveillant du Nouveau Monde, M. de Ziegler n'a pas été — comme Pétrivain Duhamel — heurté de toutes manières dans son individualisme par la manière d'être des Américains et par leur genre de vie, aussi son livre n'offre-t-il rien qui ressemble à un réquisitoire. N'y cherchez pas non plus les pages élégantes et narquoises qu'on trouve dans le « New-York » de Paul Morand. L'auteur du « Monde Occidental » s'est appliqué avant tout à découvrir l'âme du peuple américain sous la façade gigantesque des gratte-ciel. A-t-il réussi ? C'est ce que je ne saurais dire.

M. de Ziegler peint avec beaucoup de bonheur les divers aspects de cette vie toujours en mouvement et il arrive parfois à nous communiquer son enthousiasme et aussi son effroi. Ce sont, surtout, des impressions qu'il nous apporte ; impressions utiles à recueillir parce que libres de tout préjugé. Il n'hésite pas à nous dire que, dans ce pays, « rien ne subsiste de ce qui semble ailleurs l'essence même d'une réussite esthétique : accord, proportion, harmonie. » Ces valeurs-là sont partout bafouées. Il faut en prendre son parti.

Cependant, la poésie existe en Amérique. M. de Ziegler la voit dans l'air et les vastes espaces, dans les paysages fluviaux, dans la grâce des femmes, dans la vie quotidienne et familiale. Cette terre est avant tout la terre des contrastes. Si la culture y fait défaut, on y découvre, par contre, « des esprits ornés d'une façon délicate ». Et pour conclure, il ajoute : « C'est une civilisation proportionnée aux dimensions de la nature ».

En publiant le « Monde Occidental » notre compatriote a voulu rendre hommage à un grand peuple, sans toutefois lui cacher ses défauts. De plus, il nous a donné un livre palpitant d'intérêt dont le style, un peu raboteux, ne manque ni de couleur ni d'originalité.

J. des S.

LA LEGENDE DES VOYELLES

Les professeurs de langues explique la formation des voyelles par l'ingénieuse légende que voici :

Au commencement du monde, Adam dormait profondément quand Dieu lui tira, comme chacun sait, une côte et de cette côte créa la femme. quand Adam eut suffisamment dormi, il ouvrit les yeux : Eve était à ses côtés. Le premier sentiment bien naturel d'Adam, à la vue de cet être merveilleux, fut un sentiment d'admiration émue :